

Ceffonds, le 24 septembre 1922.

5496



Bien chère amie

J'ai été vraiment heureux de recevoir votre bonne écriture, votre écriture d'il y a deux ans, et une lettre pleine de choses, avec une appréciation nette de la situation mondiale et de celle où se trouve votre ami Raymond Poincaré. Il y a donc eu un mieux appréciable dans votre situation à vous. J'aime à croire que cette amélioration s'est maintenue.

Quant à moi je viens de mettre sur le feu la casserole où va cuire mon bouillon de légumes. Ma cuisinière est partie depuis mercredi soir dans son pays, où elle est allée récolter certaines pommes de terre qu'elle y a plantées en mai pour sa provision d'hiver. Elle devait revenir hier soir; mais comme le temps était beau, je présume qu'elle a continué de retourner sa terre. Si elle n'arrive pas ce matin, j'aurai

1847

aujourd'hui mon protégé. Ces jours derniers
j'avais une femme de ménage qui venait
deux heures le matin donner un coup
de balai et épilucher mes légumes. Je
faisais le reste. Aujourd'hui bien je n'ai personne.
Ma tante est partie avec son fils qui
vient de s'installer médecin à Cesson,
près de Metz. Comme toujours, je
corrige des épreuves pour ma distraction. J'ignore
tout à fait comment je pourrai me
reinstaller à Paris. On m'a signalé
une femme de ménage qui me donnerait
trois heures par jour, faisant mon
ménage et mon déjeuner. Comme je
ne donne aucun denier, cela pourrait
peut-être marcher, à condition que ma
santé le soutienne. Encore cette combinaison
n'est-elle pas assurée, car j'attends encore
une réponse de la personne en question. Si
je ne trouve absolument rien, je ne vois pas
comment je pourrai me tenir de cette emprise.

Vous voyez, je pense, de bonnes nouvelles
de Camille, qui viendra avec vous avant
de retourner à Rome.

Affectueux respects.

St. Poiry